

James W. DOUGLASS

JFK et l'Indicible
-
Pourquoi Kennedy a été assassiné

Traduit de l'américain
par Thierry LHOMME

Éditions Demi-Lune
Collection Résistances

CHAPITRE 1

Revirement d'un belliciste

Comme l'a dit Albert Einstein, avec la libération de la puissance de l'atome, l'humanité est entrée dans une nouvelle ère. Avec l'explosion de la bombe au-dessus d'Hiroshima, nous sommes parvenus à un carrefour : soit l'atome mettait fin à la guerre, soit la guerre en finissait avec nous. Dans ses réflexions sur Hiroshima, dans le numéro de septembre 1945 du *Catholic Worker*, Dorothy Day écrivit : « M. Truman jubilait. Le Président Truman. Homme authentique ; quel drôle de nom, si l'on y réfléchit.* Nous évoquons Jésus-Christ en tant que Dieu authentique, ou Homme authentique. Truman est un authentique homme de son temps en cela qu'il jubilait. »¹

Le Président Truman revenait de la conférence de Potsdam, à bord du croiseur *Augusta*, lorsqu'il fut informé de la destruction de la ville d'Hiroshima par une bombe atomique américaine. Truman exultait. Il déclara : « C'est la plus grande chose de l'Histoire ! » Il allait d'un homme à l'autre à bord, officier comme membre d'équipage, et annonçait la grande nouvelle comme un crieur de journaux. Dorothy Day observait : « 'Jubilait', disaient les journaux. *Jubilate Deo*. Nous avons tué 318 000 Japonais. »

Dix-sept ans plus tard, un autre Président, John F. Kennedy, sous la pression des chefs d'état-major, faillit entraîner les États-Unis dans un holocauste nucléaire dont la puissance de dévastation eût été des milliers de fois supérieure à celle d'Hiroshima. Ce qui nous sauva fut que, contrairement à Truman, Kennedy craignait le feu nucléaire. Il sut résister aux chefs d'état-major, ainsi qu'à la plupart de ses conseillers civils, qui le poussaient à ordonner une attaque préventive sur les sites balistiques que les Soviétiques venaient de déployer à Cuba. Grâce à Dieu, à l'opiniâtreté de JFK et à l'intelligence de Nikita Khrouchtchev, l'humanité survécut à la crise.

* NdT : *True* signifie vrai, authentique, fidèle.

Kennedy, lui, n'y survécut qu'à peine plus d'un an. Comme nous le verrons, sa recherche assidue de solutions en faveur de la paix, durant les 13 mois qui lui restaient à vivre, le condamna auprès de puissances qu'il ne contrôlait pas.

À mon sens, deux questions essentielles se posent à propos de son assassinat. La première est : pourquoi les assassins ont-ils pris le risque d'être démasqués, et condamnés, pour le meurtre d'un Président au faite de sa popularité ? La seconde est : Kennedy savait-il ce qu'il risquait, et était-il prêt à donner sa vie pour la paix ? La seconde question peut éclairer la première, en ce sens que rien n'est plus inquiétant, pour un pouvoir maléfique, que celui qui se dresse en face de lui et le défie, quelles qu'en soient les conséquences.

Nous allons nous efforcer de répondre à ces questions en retraçant la vie de John F. Kennedy, afin de comprendre en quoi il devint si menaçant aux yeux de la plus puissante coalition d'intérêts militaro-économiques de l'Histoire – au point que les tenants de ce pouvoir prirent le risque de tout perdre pour se débarrasser de lui.

Afin de cerner la personnalité de John Kennedy, les biographes s'attardent fréquemment sur sa jeunesse dorée et les difficultés conjugales de ses parents. Vu sous cet angle, JFK mena une vie de playboy audacieux, sous l'influence constante d'un père à la fois autoritaire et volage, et d'une mère émotionnellement distante, fervente catholique. Mais ces demi-vérités masquent l'essentiel, et n'expliquent en aucun cas l'extraordinaire résistance d'un homme seul face à la puissance conjuguée de l'élite militaire et des services secrets de son propre pays, déterminés à imposer leur volonté au monde.

La vie de JFK fut très tôt façonnée par la mort, dont l'ombre ne le quittera jamais, et par la maladie. Il faillit mourir de la scarlatine à l'âge de 2 ou 3 ans, puis connut une succession de problèmes de santé plus ou moins graves – maladie de sang chronique alors qu'il était lycéen, combinaison de colites et d'ulcères, affections intestinales lors de ses années à Harvard, ostéoporose et problèmes de dos à répétition, intensifiés par la guerre, blessures qui le tourmentèrent le reste de sa vie, insuffisance surrénale d'Addison...² John Kennedy a toujours côtoyé la maladie et la mort.

Il profita cependant de la vie avec une ironie joyeuse. Les forces comme les faiblesses de son caractère reposaient sur sa conviction profonde d'une mort précoce. «Le fait est», dit-il un jour à un ami, «que nous devons vivre chaque jour comme si c'était le dernier. C'est ce que je fais.»³ En ce sens, il pouvait se montrer des plus téméraires, comme il l'était dans ses escapades sexuelles – ce que les médias aujourd'hui encore souhaiteraient retenir, pour l'essentiel, de son parcours. Mais JFK a également su faire preuve de courage jusqu'à l'héroïsme, et ne semblait pas craindre la mort. En tant que Président, il plaisantait souvent à propos de sa fin prochaine. Rire de sa propre mort l'aidait sans doute à mieux supporter celle des autres.

Pendant la seconde guerre mondiale, John Kennedy fit preuve d'autant de bravoure que d'altruisme. En 1943, il commandait un *PT-boat*, une vedette torpilleur, avec 13 hommes à bord, dans le Pacifique Sud. Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, il était à la barre du *PT-109* qui patrouillait dans le détroit de Blackett, dans les Îles Salomon, lorsqu'un destroyer japonais, l'*Amagiri*, de retour d'une mission de ravitaillement, fonça droit sur son bateau et le coupa en deux. «Voilà ce que c'est que d'être tué», se dit-il, au moment de l'impact. Il fut violemment projeté contre la cloison de la cabine. Le choc fut effroyable, la soute explosa, et deux hommes furent tués sur le coup.

La proue du *PT-109* flottait encore, et cinq hommes, dont Kennedy, s'y trouvaient. Six autres nageaient autour de l'épave. Très bon nageur, – il avait fait partie de l'équipe de natation à Harvard – Kennedy se porta à leur secours en les encourageant, et aida le machiniste Patrick H. McMahon, grièvement brûlé lors de l'explosion, à regagner l'épave. Tous les survivants réussirent à y prendre place, et attendirent d'être secourus ; la base la plus proche, sur Rendova Island, se trouvait à plus de 60 km.

Le jour s'était levé, et comme à midi les secours n'arrivaient toujours pas, le groupe abandonna ce qui restait du *PT-boat* et rejoignit une petite île déserte, distante de trois milles et demi (5,6 km), isolée au milieu d'autres, plus grandes, occupées par des troupes japonaises. La plupart des hommes s'agrippèrent à une grosse planche,* qui permit également

* NdT: En fait, il s'agissait vraisemblablement d'une des planches grossières sur lesquelles reposait une mitrailleuse lourde (de 37mm), laquelle avait été fixée la veille sur le pont avant du bateau. Ironiquement, cette mitrailleuse était installée en lieu et place du canot de sauvetage normalement implanté à cet endroit. Qu'il en ait ou non pris lui-même la décision, en tant que commandant du *PT-boat*, Kennedy était tenu pour responsable de cet «aménagement».

de transporter un peu de matériel. Kennedy prit à nouveau en charge McMahon, en tenant entre ses dents la lanière de son gilet de sauvetage. Il nageait par périodes de 10 minutes.

Dans son livre, *Patrouilleur 109*, le journaliste Robert J. Donovan raconte le sauvetage de McMahon par Kennedy :

«Étant très sensible, [McMahon] eût trouvé intolérable d'être ainsi remorqué s'il avait su que Kennedy souffrait de la colonne vertébrale. Il était déjà assez misérable sans le savoir. Flottant sur le dos en laissant traîner ses mains brûlées, il ne voyait que le ciel et le cône aplati de Kolombangara, mais pas ses camarades quoiqu'il les entendît battre l'eau quand ils étaient ensemble. Il ne voyait pas non plus Kennedy mais sentait la traction de ses muscles et percevait sa respiration saccadée.

«McMahon essayait bien de l'aider, de temps en temps, en manœuvrant les jambes, mais il était extrêmement las. La traversée lui paraissait interminable et il ne croyait pas qu'elle pût conduire au salut. Il avait faim et soif, la crainte d'être attaqué par des requins le torturait. La conscience qu'il ne pouvait rien pour échapper aux courants, aux squales et à l'ennemi, le désespérait. Son sort, il s'en rendait bien compte, dépendait de la courroie serrée entre les dents de Kennedy.»⁴

Le groupe mit quatre heures à parvenir sur la petite île. Ils s'effondrèrent sur la plage, puis rampèrent se cacher sous les arbres, évitant de justesse d'être repérés par une barge japonaise qui passait à proximité.

Le soir venu, l'espoir d'être secourus rapidement s'évanouit. Kennedy se proposa pour rejoindre, à la nage, la passe Ferguson, à un mille et demi de là, afin de tenter de signaler leur présence aux *PT-boats* américains qui croisaient là à la nuit tombée. Muni d'une lanterne récupérée sur le *PT-109*, qu'il enveloppa dans un gilet de sauvetage, il atteignit près de deux heures plus tard la zone qu'il pensait propice. Là, il nagea longtemps sur place, jusqu'à ce qu'il aperçût des lueurs de l'autre côté de l'île de Gizo, à dix milles de distance. Les patrouilleurs avaient emprunté un itinéraire différent. JFK tenta alors de retourner vers le groupe. Mais il était épuisé, et les courants l'entraînèrent au large, vers la pleine mer.

John Hersey, journaliste au *New Yorker*, recueillit le témoignage des hommes d'équipage, et raconta leur histoire. Il transcrivit ainsi la mésaventure de Kennedy : «Il se dit qu'il n'avait jamais été dans une situation aussi délicate, mais ce qu'il fit alors montra qu'inconsciemment il n'avait pas perdu tout espoir. Il se débarrassa de ses chaussures, mais conserva la lourde lanterne, seul espoir de contact avec ses pairs. Il

cessa de nager, et sembla ne plus s'inquiéter. Il se laissa dériver durant des heures, transi de froid. Ses idées s'embrouillaient. Quelques heures auparavant, il voulait désespérément rejoindre la base de Rendova ; à présent il ne souhaitait plus que retourner sur la petite île. Mais il n'essayait plus. Son esprit semblait s'être détaché de son corps. L'obscurité et le temps avaient pris possession de son cerveau. Il ne savait plus s'il dormait, s'il devenait fou, ou s'il flottait dans une transe glaciale.

«La marée s'infiltrait entre les récifs et rend les courants des îles Salomon capricieux et imprévisibles. Celui qui entraînait Kennedy menaçait de lui être fatal. Il dériva ainsi toute la nuit. Son cerveau était vide, mais ses doigts agrippaient toujours fermement les fibres de kapok enroulées autour de la lanterne. Le courant l'entraîna dans un énorme cercle – vers l'ouest au large de Gizo, puis vers le nord et l'est au-delà de Kolombangara, puis vers le sud dans Ferguson Passage. Lorsqu'enfin le ciel s'éclaircit, vers six heures du matin, son esprit en fit autant. Il regarda autour de lui, et constata qu'il était revenu exactement à l'endroit d'où il avait aperçu, la veille au soir, les lueurs au-delà de Gizo.»⁵

Kennedy rejoignit la petite île à la nage, s'effondra sur la plage et s'évanouit dans les bras de ses camarades. Il dira plus tard, à propos de son expérience : «Je n'ai jamais autant prié de ma vie.»⁶

L'histoire du *PT-109* est bien connue aux États-Unis. Des Mélanésiens vinrent finalement en aide aux 11 rescapés. Ils transmirent le message en forme de SOS, que JFK avait gravé sur une noix de coco, à un garde-côte de la marine australienne, Reg Evans, stationné derrière les lignes ennemies. Evans relaya le message par radio auprès de la marine américaine. Entre-temps, Kennedy, ignorant que les secours étaient alertés, cette fois accompagné de l'officier Barney Ross, risqua une nouvelle fois sa vie dans une vaine tentative de signaler la présence du groupe aux vedettes torpilleurs américaines dans le Ferguson Passage. À bord d'une pirogue, ils atteignirent la haute mer. Leur embarcation prit l'eau, et tous deux furent projetés contre un récif. Mais ils parvinrent, encore une fois, à s'en sortir.

L'équipage du *PT-109* n'oublia jamais le dévouement de leur commandant, et tous se réunirent périodiquement après la guerre. Kennedy conserva de cette expérience un sens aigu de l'engagement pour les siens. Outre de nombreux amis, la guerre le priva de son frère aîné, Joe Jr, et de son beau-frère, Billy Hartington. Il fit également l'expérience, à plusieurs reprises, de sa propre mort – tout comme il l'avait fait depuis l'enfance. La maladie, la souffrance et la promiscuité de la mort l'accompagneront toute sa vie.